

Le déluge des sons (propos recueillis par Maurice Fleuret),

Iannis Xenakis

Édition critique par Makis Solomos

Ce bref article a paru dans *Le Nouvel Observateur* n°53 en novembre 1965, p. 38-39, après la mort de Varèse (6 novembre 1965). Il est incorporé dans un hommage à Varèse réalisé par Maurice Fleuret, qui a recueilli les propos de quatre musicien présentés ainsi : « On lira ici quatre témoignages pris aux quatre points cardinaux de la pensée musicale française d'aujourd'hui : celui d'André Jolivet, son élève ; celui de Pierre Schaeffer, le fondateur de la musique concrète ; celui de Xenakis, son collaborateur pour le *Poème électronique* et le pionnier des musiques calculées ; celui de Pierre Boulez enfin, le chef de file des sériels. Jamais, peut-être, ce quatre noms n'avaient été ainsi réunis, loin des querelles d'école, dans une même vénération, dans une même tendresse. Varese est leur dénominateur commun. Ce ne sera pas son moindre titre de gloire » (Maurice Fleuret, « Edgar Varese le terroriste », *Le Nouvel Observateur* n°53, novembre 1965, p. 39). Ce petit texte est précieux car il nomme Varèse comme « le premier à “composer les sons” ».

(Varèse est écrit sans accent : Varese)

Makis Solomos

« On va leur sonner les cloches, on va leur en foutre plein les oreilles », me disait-il quand nous réalisions le *Poème électronique* pour le pavillon Philips de Bruxelles. Varese s'enivrait du déluge des sons. C'était notre grand alchimiste, le découvreur de terres vierges, l'inventeur d'une nouvelle combinatoire des sons.

Certes, tous les grands musiciens sont passés par une phase de recherches de sonorités. Voyez Beethoven et Debussy —mais ils ont toujours été repris par les problèmes de forme. Varese est peut-être le premier qui ne se soit fié qu'à son instinct. Le premier à concevoir et à maîtriser le son en soi, le son non mesurable, le premier à « composer » les sons au lieu d'écrire des notes de musique.

Webern, lui, a mis à nu le son vocal ou instrumental, il a tiré la quintessence de siècles et de siècles d'étude, d'épuration, de dépendance et bien sûr de limitation (donc d'appauvrissement) du son. Varese, au contraire, a toujours évité de travailler avec des éléments mesurés. Car on classe les hauteurs, les durées, mais on ne classe pas les timbres. Sa musique est seulement couleur et force sonores. Plus de gamme, plus de thème, plus de mélodie, au diable les musiques dites « musicales », il œuvre à vif dans ce qu'il appelle plus généralement « le son organisé ». Sa dimension n'est pas dans la proportion de la combinatoire, elle est dans les parties non encore dicibles de la musique.

Cette alchimie directe, physique, immédiate, improvisée l'a fait prendre par quelques-uns pour un dilettante turbulent.

Alors qu'il a passé sa vie à combattre pour les musiciens de son temps, à diriger les œuvres de Stravinsky, de Bartok, de Schoenberg et de cent autres, il est resté sur la touche, empêcheur de tourner en rond, prophète insolent, négateur des valeurs établies.

C'est Le Corbusier qui, en 1958, l'a imposé envers et contre tous à Bruxelles. Il n'a pu empêcher cependant qu'on double son *Poème électronique* par une sorte de « Son et Lumière » signé Tomasi. Varese empêchait de dormir les directeurs de Philips. Il empêchera toujours de dormir ceux pour qui la musique n'est qu'un éternel recommencement. Le bruit de sa musique commence à nous réveiller.